**Dossier 1 :** « *Parcours de personnages* » ou « *Identité diversité* » ou *se construire*

**Textes et documents**

1. Biographie de Gaël Faye,
2. Gaël Faye, *Petit pays*, 2016, éditions Grasset. Extraits.
3. Gaël Faye, « Petit pays », chanson extraite de l’album *Pili Pili sur un croissant au beurre*, Motown France, 2013.
4. **Goncourt des lycéens : Gaël Faye, premier de la place**

**PORTRAIT**

**Le jeune chanteur Franco-rwandais s’est inspiré de ses souvenirs d’enfant à Bujumbura pour se lancer dans l’écriture de Petit Pays. Couronné du prix du roman FNAC, son livre lumineux sur un sujet difficile vient de recevoir le Goncourt des lycées.**

A l’âge de onze ans, Gaël Faye était encore innocemment heureux. Il vivait au Burundi où il avait vu le jour en 1982, avec son père, français, et sa petite sœur. Sa mère, rwandaise, les avait quittés lorsqu’il avait quatre ans et s’en était allée vivre en France. Il habitait dans un quartier d’expatriés, au milieu des bougainvilliers. Il n’y avait pas de télévision à la maison. Il grandissait à ciel ouvert.

En juin 1993, coup de tonnerre. Les premières élections démocratiques de Burundi, organisées dans la liesse, se terminent par un coup d’Etat qui dégénère en guerre civile. Un an après, la région s’embrase. C’est le génocide rwandais. Le garçon voit le paradis de son enfance se muer en enfer. Petit Pays, le premier roman de Gaël Faye couronné par le prix FNAC, raconte avec grâce et gravité ce basculement de la douceur de vivre dans la terreur. L’histoire s’achève lorsque le jeune héros et narrateur est subitement rapatrié en Europe.

**Hanté par le passé**

Cet arrachement, Gaël Faye, qui s’est inspiré de ses souvenirs pour écrire ce livre, l’a connu : en janvier 1995, après la fermeture de leur école, son père le met dans l’avion avec sa sœur. Il atterrit à Versailles, chez sa mère qui habite un petit appartement. Brutal changement de vie. Plus de ciel bleu, pas de copains. Il a 13 ans et se met à écrire pour conjurer la nostalgie de son pays perdu. Il le retrouve lors des vacances d’été qu’il passe chez son père. A cette occasion, l’adolescent rend visite aux survivants de sa famille maternelle au Rwanda voisin. Il est hanté par ce qui s’y est passé.

Au lycée Jules-Ferry, à Versailles, il passera un bac littéraire mais à rebours de son attirance pour les lettres et la philosophie, il entre à l’Ecole nationale d’assurances de Lyon. Il faut bien se préparer à exercer un métier. Il achèvera ses études à Londres, avant de travailler à la City pour un fonds d’investissement. Pendant deux ans, il est gestionnaire de portefeuilles mais durant la nuit continue de se jeter sur le papier des chansons, des poèmes, du théâtre, des nouvelles, autour des questions qui le consument : d’où viens-je ? Qui suis-je ? Où vais-je ? Quel est le sens de cette vie ? Il ne sent décidément pas à sa place devant un ordinateur, en costume et cravate. Le voilà de retour à Paris. Il trouve un travail dans une compagnie d’assurances à la Défense tout en préparant deux albums, l’un en duo, Milk Coffee and Suggar, l’autre en solo, PiliPili sur un croissant au beurre. Il chante sa nostalgie et son désarroi sur des rythmes de slam et de hip-hop. Le public aime. Alors il fait le grand saut. Fini les assurances, vive la vie d’artiste.

Le jour où il quitte définitivement son bureau, il apprend que sa bien–aimée attend un bébé. C’était en 2009. Les jeunes parents se sont mariés le 20 août dernier après avoir accueilli une seconde fille. La femme de Gaël Faye est franco-Rwandaise comme lui. Le couple s’est installé à Kigali. « Une décision symbolique.je ne connaissais le Rwanda que par les témoignages familiaux, les livres et mes engagements associatifs. Nous n’avions jamais vécu dans ce pays dont nous sommes issus pour moitié. Je voulais le connaître réellement, et pas seulement par le prisme du génocide qui a jeté l’opprobre sur notre culture » explique-t-il. Ce père de famille de 34 ans a la silhouette souple et haute d’un éternel jeune homme. Mais sa décontraction bienveillante cache une sensibilité à fleur de peau. Souvent, son regard se fait songeur. Il semble écouter ce que dit le silence.

Par A. de Larminat (<https://plus.lefigaro.fr/page/astrid-de-laminat>) - màj 17/11/2016

1. **Gaël Faye, *Petit pays*, 2016, éditions Grasset. Extraits**

PROLOGUE

Je ne sais vraiment pas comment cette histoire a commencé.

Papa nous avait pourtant tout expliqué, un jour, dans la camionnette.

- Vous voyez, au Burundi c'est comme au Rwanda. Il y a trois groupes différents, on appelle ça les ethnies. Les Hutu sont les plus nombreux, ils sont petits avec de gros nez.

- Comme Donatien ? j'avais demandé.

- Non, lui c'est un Zaïrois, c'est pas pareil. Comme Prothé, par exemple, notre cuisinier. Il y a aussi les Twa, les pygmées. Eux, passons, ils sont quelques-uns seulement, on va dire qu'ils ne comptent pas. Et puis il y a les Tutsi, comme votre maman. Ils sont beaucoup moins nombreux que les Hutu, ils sont grands et maigres avec des nez fins et on ne sait jamais ce qu'ils ont dans la tête. Toi, Gabriel, avait-il dit en me pointant du doigt, tu es un vrai Tutsi, on ne sait jamais ce que tu penses.

Là, moi non plus je ne savais pas ceque je pensais. De toute façon, que peut-on penser de tout ça ? Alors j'ai demandé :

- La guerre entre les Tutsi et les Hutu, c'est parce qu'ils n'ont pas le même territoire ?

- Non, ça n'est pas ça, ils ont le même pays.

- Alors… ils n'ont pas la même langue ?

- Si, ils parlent la même langue.

- Alors, ils n’ont pas le même dieu ?

- Si, ils ont le même dieu.

- Alors… pourquoi se font-ils la guerre ?

- Parce qu'ils n'ont pas le même nez.

La discussion s'était arrêtée là. C'était quand même étrange cette affaire. Je crois que Papa non plus n’y comprenait pas grand-chose. À partir de ce jour-là, j'ai commencé à regarder le nez et la taille des gens dans la rue. Quand on faisait des courses dans le centre-ville, avec ma petite sœur Ana, on essayait discrètement de deviner qui était Hutu ou Tutsi. On chuchotait :

- Lui avec le pantalon blanc, c'est un Hutu, il est petit avec un gros nez.

- Ouais, et lui là-bas, avec le chapeau, il est immense, tout maigre avec un nez tout fin c'est un Tutsi.

- Et lui, là-bas, avec la chemise rayée, c’est un Hutu.

- Mais non, regarde, il est grand et maigre.

- Oui, mais il a un gros nez !

 C'est là qu'on s'est mis à douter de cette histoire d’ethnies. Et puis, Papa ne voulait pas qu'on en parle. Pour lui, les enfants ne devaient pas se mêler de politique. Mais on n’a pas pu faire autrement. Cette étrange atmosphère enflait de jour en jour. Même à l'école, les copains commençaient à se chamailler à tout bout de champ en se traitant de Hutu ou de Tutsi. Pendant la projection de *Cyrano de Bergerac*, on a même entendu un élève dire : « Regardez, c’est un Tutsi, avec son nez. » Le fond de l'air avait changé. Peu importe le nez qu'on avait, on pouvait le sentir.

***Le narrateur, Gaby, dont le père est Français et la mère Rwandaise, se rappelle le temps d’avant la guerre, le temps du bonheur.***

**Chapitre 1**

 Je ne connaîtrai jamais les véritables raisons de la séparation de mes parents. Il devait pourtant y avoir un profond malentendu dès le départ. Un vice de fabrication dans leur rencontre, un astérisque que personne n'avait vu, ou voulu voir. Au temps d'avant, mes parents étaient jeunes et beaux. Des cœurs gonflés d'espoir comme le soleil des indépendances. Fallait voir ! Le jour de leur mariage, Papa n’en revenait pas de lui avoir passé la bague au doigt. Bien sûr, il avait un certain charme, le paternel, avec ses yeux verts tranchants, ses cheveux châtain clair veinés de blond et sa stature de Viking. Mais il n'arrivait pas à la cheville de Maman. Et c'était quelque chose, les chevilles de Maman ! Ça inaugurait de longues jambes effilées qui mettaient des fusils dans le regard des femmes et des persiennes entrouvertes devant celui des hommes. […]

 Mais au temps d'avant, avant tout ça, avant ce que je vais raconter et tout le reste, c'était le bonheur, la vie sans se l’expliquer. L’existence était telle qu'elle était, telle qu'elle avait toujours été et que je voulais qu'elle reste. Un doux sommeil, paisible, sans moustique qui vient danser à l'oreille, sans cette pluie de questions qui a fini par tambouriner la tôle de ma tête. Au temps du bonheur, si l’on me demandait « Comment ça va ?» je répondais toujours « Ça va ! ». Du tac au tac. Le bonheur, ça t'évite de réfléchir. C’est par la suite que je me suis mis à considérer la question. À soupeser le pour et le contre. À esquiver, à opiner vaguement du chef. D’ailleurs, tout le pays s’y était mis. Les gens ne répondaient plus que par « Ça va un peu ». Parce que la vie ne pouvait plus aller complètement bien après tout ce qui nous était arrivé.

**Chapitre 7**

[ …] Ce matin-là, dans la classe, c’était l’effervescence. L’instituteur a remis à chacun d’entre nous une lettre, envoyée par les élèves d’une classe de CM2 d’Orléans, en France. Nous étions très excités de découvrir notre correspondant. Sur mon enveloppe, mon prénom était écrit en majuscules roses, entouré de drapeaux français, d’étoiles et de quelques cœurs. Le papier sentait fort le parfum sucré. J’ai déplié la lettre soigneusement. L’écriture était régulière et penchée vers la gauche :

 *Vendredi 11 décembre 1992*

 *Cher Gabriel,*

Je m’appelle Laure et j’ai 10 ans. Je suis en CM2 comme toi. J’habite à Orléans dans une maison avec un jardin. Je suis grande, j’ai les cheveux blonds jusqu’aux épaules, les yeux verts et des taches de rousseur. Mon petit frère s’appelle Mathieu. Mon père est médecin et ma mère ne travaille pas. J’aime jouer au basket-ball et je sais cuisiner les crêpes et les gâteaux. Et toi ?

J’aime chanter et danser aussi. Et toi ? J’aime regarder la télévision. Et toi ? Je n’aime pas lire. Et toi ? Quand je serai grande je serai médecin comme mon père. Chaque vacances je vais chez mes cousins en Vendée. L’année prochaine, j’irai visiter un nouveau parc d’attractions qui s’appelle Disneyland. Tu connais ? Peux-tu m’envoyer ta photo ?

J’attends ta réponse avec impatience.

 *Bisou*

*Laure*

PS : As-tu reçu le riz qu’on vous a envoyé ?

 Laure avait glissé sa photo dans l’enveloppe. Elle ressemblait à une des poupées d’Ana. Cette lettre m’intimidait. J’ai rougi en lisant le mot « bisou ». C’était comme si je venais de recevoir un colis de friandises, j’avais soudain l’impression d’ouvrir les portes d’un monde mystérieux que je n’imaginais pas. Laure, cette fille de France, avec ses yeux verts, ses cheveux blonds, quelque part dans le lointain, était prête à m’embrasser, moi Gaby du quartier Kinanira. J’avais peur que quelqu’un ne remarque mon émoi, j’ai vite rangé son portrait dans une poche de mon cartable et remis la lettre dans son enveloppe. Je me demandais déjà quelle photo de moi j’allais pouvoir lui envoyer.

*Lundi 4 janvier 1993*

 *Chère Laure,*

 *Gaby c'est mon nom. De toute façon tout a un nom. Les routes, les arbres, les insectes… Mon quartier, par exemple, c'est Kinanira. Ma ville c'est Bujumbura. Mon pays c’est le Burundi. Ma sœur, ma mère, mon père, mes copains ils ont chacun un nom. Un nom qu'ils n’ont pas choisi. On naît avec, c'est comme ça. Un jour, j'ai demandé à ceux que j'aime de m'appeler Gaby au lieu de Gabriel, c'était pour choisir à la place de ceux qui avaient choisi à ma place. Alors, pourras-tu m'appeler Gaby, s'il te plaît ? J’ai les yeux marron donc je ne vois les autres qu’en marron. Ma mère, mon père, ma sœur, Prothé, Donatien, Innocent, les copains… ils sont tous lait au café. Chacun voit le monde à travers la couleur de ses yeux. Comme tu as les yeux verts, pour toi, je serai vert. J’aime beaucoup de choses que je n'aime pas. J’aime le sucre dans la glace mais pas le froid. J’aime la piscine mais pas le chlore. J'aime l'école pour les copains et l'ambiance mais pas les cours. Grammaire, conjugaison, soustraction, rédaction, punition, c'est la barbe et la barbarie ! Plus tard, quand je serai grand, je veux être mécanicien pour ne jamais être en panne dans la vie. Il faut savoir réparer les choses quand elles ne fonctionnent plus. Mais c'est dans longtemps tout ça, je n'ai que 10 ans et le temps passe lentement, surtout l'après-midi car je n'ai jamais école et le dimanche car je m’ennuie chez ma grand-mère. Il y a deux mois, on a vacciné toute l'école contre la méningite sous le grand préau. Si tu tombes malade des méninges, c'est grave, tu ne peux plus réfléchir il paraît. Alors le proviseur a insisté auprès de tous les parents pour que l'on nous fasse la piqûre, c'est normal, c'est son affaire nos méninges. Cette année, il va y avoir des élections pour élire un président de la République au Burundi. C'est la première fois que ça arrive. Je ne pourrai pas voter, il faut que j'attende d'être mécanicien. Mais je te donnerai le nom du vainqueur. Promis !*

 *À bientôt*

 *Bisou*

*Gaby*

 *PS : je vais me renseigner pour le riz.*

***Gaby écrit une lettre à son cousin, Christian, qui vivait au Rwanda et qui a disparu.***

**Chapitre 27**

 *Cher Christian,*

 *Je t’ai attendu pour les vacances de Pâques. Ton lit était prêt, à côté du mien. Au-dessus, j'avais épinglé quelques images de footballeurs. J'avais fait de la place dans mon placard pour que tu puisses y mettre tes habits et ton ballon. J'étais prêt à t'accueillir.*

 *Tu ne viendras pas.*

 *Il y a beaucoup de choses que je n'ai pas eu le temps de te dire. Je me rends compte, par exemple, que je ne t'ai jamais parlé de Laure. C'est ma fiancée. Elle ne le sait pas encore. J'ai prévu de lui demander de m'épouser. Très bientôt. Une fois que la paix sera là. Avec Laure, on se parle par lettres. Des lettres envoyées par avion. Des cigognes de papier qui voyagent entre l'Afrique et l'Europe. C'est la première fois que je tombe amoureux d'une fille. C'est une drôle de sensation. Comme une fièvre dans le ventre. Je n'ose pas en parler aux copains, ils se moqueraient de moi. Ils diraient que j'aime un fantôme. Parce que je ne l'ai encore jamais vue, cette fille. Mais je n'ai pas besoin de la rencontrer pour savoir que je l'aime. Nos lettres me suffisent.*

 *J'ai tardé à t’écrire. J'étais trop occupé ces temps-ci à rester un enfant. Les copains m’inquiètent. S’éloignent de moi chaque jour un peu plus. Se chamaillent pour des histoires d'adultes, s’inventent des ennemis et des raisons de se battre. Je comprends mieux pourquoi mon père nous interdisait, à Ana et à moi, de nous mêler de politique. Il a l’air fatigué, Papa. Je le trouve absent. Distant. Il s'est forgé une épaisse cuirasse de fer pour que la méchanceté ricoche sur lui. Alors qu'au fond, je le sais aussi tendre que la pulpe d'une goyave bien mûre.*

 *Maman n'est jamais revenue de chez toi. Elle a laissé son âme dans ton jardin. Elle s’est fissuré le cœur. Elle est devenue folle, comme le monde qui t'a emporté.*

 *J'ai tardé à t'écrire. J'écoutais un florilège de voix me dire tant de choses… Ma radio disait que l'équipe du Nigeria - celle que tu soutenais - a gagné la Coupe d'Afrique des nations. Mon arrière-grand-mère disait que les gens qu'on aime ne meurent pas tant qu'on continue de penser à eux. Mon père disait que le jour où les hommes arrêteront de se faire la guerre, il neigera sous les tropiques. Madame Economopoulos disait que les mots sont plus vrais que la réalité. Ma prof de biologie disait que la terre est ronde. Mes copains disaient qu'il fallait choisir son camp. Ma mère disait que tu dors pour longtemps, avec sur le dos le maillot de foot de ton équipe préférée.*

 *Et toi, Christian tu ne diras plus jamais rien.*

*Gaby*

***Gaby quitte son pays natal en guerre, le Burundi, pour la France.***

**Chapitre 31**

 La guerre à Bujumbura s'était intensifiée. Le nombre de victimes était devenu si important que la situation au Burundi faisait désormais la une de l'actualité internationale.

 Un matin, Papa a retrouvé le corps de Prothé dans le caniveau, devant chez Francis, criblé de cailloux. Gino a dit que ce n'était qu'un boy, il ne comprenait pas pourquoi je pleurais. Quand l'armée a attaqué Kamenge, on a perdu toute trace de Donatien. A-t-il lui aussi été tué ? A-t-il fui le pays, comme tant d'autres, en file indienne, un matelas sur la tête, un baluchon dans une main, ses enfants dans l'autre, simples fourmis dans les marées humaines qui coulaient le long des routes et des pistes d'Afrique en cette fin de vingtième siècle ?

 Un ministre envoyé par Paris est arrivé à Bujumbura avec deux avions de rapatriement pour les ressortissants français. L'école a fermé du jour au lendemain. Papa nous a inscrits pour le départ. Une famille d'accueil nous attendait, Ana et moi, là-bas, quelque part en France, à neuf heures d'avion de notre impasse. Avant de partir, je suis retourné au Combi pour récupérer le télescope et le rapporter à Madame Economopoulos. Au moment de me dire au revoir, elle a filé vers sa bibliothèque et a déchiré une page d'un de ses livres. C'était un poème. Elle aurait préféré le recopier, mais on n’avait plus le temps de recopier des poèmes. Je devais partir. Elle m'a dit de garder ces mots en souvenir d'elle, que je les comprendrais plus tard, dans quelques années. Même après avoir refermé son lourd portail, j'entendais encore sa voix derrière moi me prodiguer d'intarissables conseils : prends garde au froid, veille sur tes jardins secrets, deviens riche de tes lectures, de tes rencontres, de tes amours, n'oublie jamais d'où tu viens…

 Quand on quitte un endroit, on prend le temps de dire au revoir aux gens, aux choses et aux lieux qu'on a aimés. Je n'ai pas quitté le pays, je l'ai fui. J'ai laissé la porte grande ouverte derrière moi et je suis parti, sans me retourner. Je me souviens simplement de la petite main de Papa qui s'agitait au balcon de l'aéroport de Bujumbura.

***Vingt ans plus tard, Gaby revient au Burundi où il retrouve Armand, son ami d’enfance.***

 […] *Je tangue entre deux rives, mon âme a cette maladie-là. Des milliers de kilomètres me séparent de ma vie d'autrefois. Ce n'est pas la distance terrestre qui rend le voyage long, mais le temps qui s'est écoulé. J’étais d'un lieu, entouré de famille, d'amis, de connaissances et de chaleur. J'ai retrouvé l'endroit mais il est vide de ceux qui le peuplaient, qui lui donnaient vie, corps et chair. Mes souvenirs se superposent inutilement à ce que j'ai devant les yeux. Je pensais être exilé de mon pays. En revenant sur les traces de mon passé, j’ai compris que je l'étais de mon enfance. Ce qui me paraît bien plus cruel encore.*

 *J’ai retrouvé l’impasse. Vingt ans plus tard. Elle a changé. Les grands arbres du quartier ont été rasés. Le soleil écrase les journées. Des murs de parpaings surmontés de tessons de bouteilles et de fil barbelé ont remplacé les haies colorées de bougainvilliers. L’impasse n’est plus qu’un morne couloir poussiéreux, ses habitants des anonymes confinés. Seul Armand vit toujours là, dans la grande maison familiale en brique blanche, au fond de l’impasse. Sa mère et ses sœurs se sont éparpillées aux quatre coins du monde, du Canada à la Suède, en passant par la Belgique. Quand je lui demande pourquoi il ne les a pas suivies, il me répond, avec son humour légendaire : « À chacun son asile ! Politique pour ceux qui partent, psychotique pour ceux qui restent. »* […]

 *Il insiste pour que je lui raconte la vie que nous avons eue, Ana et moi, à notre arrivée en France. Je n'ose me plaindre en imaginant ce que lui a dû traverser pendant les quinze ans de guerre qui ont suivi notre départ. Je lui confie seulement, un peu gêné, que ma sœur ne veut plus jamais entendre parler du Burundi. On se tait. J'allume une cigarette. La flamme éclaire nos visages d'un carmin fugitif. Les années ont passé, on évite certains sujets. Comme la mort de mon père, tombé dans une embuscade, sur la route de Bugarama, quelques jours après notre départ. On ne parle pas non plus de l'assassinat du sien et de tout ce qui a suivi. Certaines blessures ne guérissent pas.*

 *Dans l'obscurité du cabaret, j'ai l'impression d'un voyage à rebours. Les clients ont les mêmes conversations, les mêmes espoirs, les mêmes divagations que dans le passé. Ils parlent des élections qui se préparent, des accords de paix, de la crainte d'une nouvelle guerre civile, de leurs amours déçues, de l'augmentation du prix du sucre et du carburant. Seule nouveauté, j'entends parfois un téléphone portable sonner pour me rappeler que les temps ont bel et bien changé. Armand décapsule une quatrième bouteille. Nous rions sous une lune rousse, nous nous remémorons nos bêtises d'enfants, nos jours heureux. Je retrouve un peu de ce Burundi éternel que je croyais disparu. Une sensation agréable d'être revenu à la maison s’empare de moi. Dans cette obscurité, noyé sous le froissement des chuchotements des clients, je peine à discerner au loin un étrange filet de voix, réminiscence sonore qui s'insinue en moi. Est-ce l’effet de l'alcool ? Je me concentre. L'évocation disparaît. On ouvre de nouvelles bières. Armand me demande pourquoi je suis revenu. Je lui parle de l’appel téléphonique reçu quelques mois plus tôt, le jour de mon anniversaire, m’annonçant la disparition de Madame Economopoulos. Elle a rendu son dernier souffle dans sa sieste, un après-midi d’automne, face à la mer Égée, un roman sur les genoux. Rêvait-elle de ses orchidées ?*

 *« Je suis venu récupérer des malles de livres qu'elle a laissées pour moi, ici, à Bujumbura. »*

 *« Alors tu es revenu pour un tas de livres ? » Armand éclate de rire. J'en fais autant, l'absurdité de mon projet m'apparaît pour la première fois. Nous poursuivons notre discussion. Il me parle du coup d'État qui a suivi mon départ, de l’embargo que subit le pays, des longues années de guerre, des nouveaux riches, des mafias locales, des médias indépendants, des ONG qui emploient la moitié de la ville, des églises évangélistes qui fleurissent partout, du conflit ethnique qui a peu à peu disparu de la scène politique. La voix chantonne à nouveau à mon oreille. Je saisis le bras d'Armand. Je balbutie : « Tu entends… » Je me mords la lèvre. Je tremble. Armand pose sa main sur mon épaule. « Gaby, je ne savais pas comment te le dire. Je préférais que tu le découvres par toi-même. Elle vient ici tous les soirs depuis des années… » La voix, une voix d'outre-tombe, me pénètre les os. Murmure une histoire de taches au sol qui ne partent pas. Je bouscule des ombres, trébuche contre des casiers de bières, tâtonne dans le noir, m’approche du fond de la cabane. Recroquevillée sur le sol, dans l'angle de la pièce, elle tète au chalumeau un alcool artisanal. Je la retrouve vingt ans plus tard, qui ont compté cinquante sur son corps méconnaissable. Je me penche vers la vieille dame. J’ai l'impression qu'elle me reconnaît, à la façon dont elle me fixe à la lueur du briquet que j'approche de son visage. Avec une tendresse infinie, Maman pose délicatement sa main sur ma joue : « C'est toi Christian ? »*

 *J’ignore encore ce que je vais faire de ma vie. Pour l'instant, je compte rester ici, m’occuper de Maman, attendre qu'elle aille mieux.*

 *Le jour se lève et j'ai envie de l'écrire. Je ne sais pas comment cette histoire finira. Mais je me souviens comment tout a commencé.*

**Gaël Faye, « Petit pays », chanson extraite de l’album Pili Pili sur un croissant au beurre, Motown France, 2013**

[Refrain]

Gahugu gatoyi
Gahugu kaniniya
Warapfunywe ntiwapfuye
Waragowe ntiwagoka
Gahugu gatoyi
Gahugu kaniniya

Une feuille et un stylo apaisent mes délires d'insomniaque
Loin dans mon exil, petit pays d'Afrique des Grands Lacs
Remémorer ma vie naguère avant la guerre
Trimant pour me rappeler mes sensations sans rapatriement
Petit pays je t'envoie cette carte postale
Ma rose, mon pétale, mon cristal, ma terre natale
Ça fait longtemps les jardins de bougainvilliers
Souvenirs renfermés dans la poussière d'un bouquin plié
Sous le soleil, les toits de tôles scintillent
Les paysans défrichent la terre en mettant l'feu sur des brindilles
Voyez mon existence avait bien commencé
J'aimerais recommencer depuis l'début, mais tu sais comment c'est
Et nous voilà perdus dans les rues de Saint-Denis
Avant qu'on soit séniles on ira vivre à Gisenyi
On fera trembler le sol comme les grondements de nos volcans
Alors petit pays, loin de la guerre on s'envole quand ?

[Refrain]

Petit bout d'Afrique perché en altitude
Je doute de mes amours, tu resteras ma certitude
Réputation recouverte d'un linceul
Petit pays, pendant trois mois, tout l'monde t'a laissé seul
J'avoue j'ai plaidé coupable de vous haïr
Quand tous les projecteurs étaient tournés vers le Zaïre
Il fallait reconstruire mon p'tit pays sur des ossements
Des fosses communes et puis nos cauchemars incessants
Petit pays : te faire sourire sera ma rédemption
Je t'offrirai ma vie, à commencer par cette chanson
L'écriture m'a soigné quand je partais en vrille
Seulement laisse-moi pleurer quand arrivera ce maudit mois d'avril
Tu m'as appris le pardon pour que je fasse peau neuve
Petit pays dans l'ombre le diable continue ses manœuvres
Tu veux vivre malgré les cauchemars qui te hantent
Je suis semence d'exil d'un résidu d'étoile filante

[Refrain]

Un soir d'amertume, entre le suicide et le meurtre
J'ai gribouillé ces quelques phrases de la pointe neutre de mon feutre
J'ai passé l'âge des pamphlets quand on s'encanaille
J'connais qu'l'amour et la crainte que celui-ci s'en aille
J'ai rêvé trop longtemps d'silence et d'aurore boréale
À force d'être trop sage j'me suis pendu avec mon auréole
J'ai gribouillé des textes pour m'expliquer mes peines
Bujumbura, t'es ma luciole dans mon errance européenne
Je suis né y'a longtemps un mois d'août
Et depuis dans ma tête c'est tous les jours la saison des doutes
Je me navre et je cherche un havre de paix
Quand l'Afrique se transforme en cadavre
Les époques ça meurt comme les amours
Man j'ai plus de sommeil et je veille comme un zamu[[1]](#footnote-1)
Laissez-moi vivre, parole de misanthrope
Citez m'en un seul de rêve qui soit allé jusqu'au bout du sien propre
[Refrain]

[Outro][[2]](#footnote-2)

Petit pays
Quand tu pleures, je pleure
Quand tu ris, je ris
Quand tu meurs, je meurs
Quand tu vis, je vis
Petit pays, je saigne de tes blessures
Petit pays, je t'aime, ça j'en suis sûr

[Refrain]

1. Un zamu : une sentinelle, un veilleur de nuit. [↑](#footnote-ref-1)
2. Outro : conclusion d’un morceau musical. [↑](#footnote-ref-2)